

## M O D E S

## RENSEIGNEMENTS DIVERS, DESCRIPTION DES TOILETTES.

Nous avons analysé, dans nos précédents articles, les modèles caractéristiques de la saison. Il ne se produira pas de formes nouvelles avant l'automne, mais la variété des ornements et les mille fantaisies inventées par nos couturières et modistes en vogue ont assez d'attrait pour alimenter nos causeries jusqu'au mois d'octobre.

Deux fées de la mode, madame Antonie et madame Paul, ont réuni, rue Lafayette, 41, leurs ateliers et salons de chapeaux, coiffures, robes et confections. Nous trouvons ainsi dans le même local des toilettes complètes qui, fort appréciées des voyageuses élégantes, nous permettent, en outre, des descriptions dont le détail a vraiment un charme tout particulier.

Voici des exemples de genres différents :

Toilette de plage.— Robe de tissu bengale, nuance gris perle, avec casaque sans manches ; le tout garni d'un câble ponceau perlé de jais. Le corsage de la robe est montant, les manches justes et à coude. Les entourures des bras, à la casaque, sont bordées du même câble, au-dessous duquel est posé un apprêt de guipure perlée de jais, qui forme jockey. Des médaillons en guipure assortie sont posés sur la jupe. Les coutures de la casaque ont des entre-deux de même style. Chapeau de paille de riz à calotte plate et bords baissés. Sur le devant, une touffe de coquelicots à cœurs noirs. Un large velours noir, brodé et frangé de jais, entoure la calotte et tombe derrière en écharpe.

Toilette de campagne.— Robe et jaquette de lino cristal, nuance blondine. Il y a deux jupes. Celle de dessous est ornée d'un apprêt de taffetas bleu brodé d'acier et découpé à grandes dents ; celle de dessus, entourée d'une petite corde bleue est relevée à chaque lé par des pattes de velours bleu qu'attachent des marguerites d'acier. La jaquette est à poches larges et très-ornées, en taffetas bleu et boutons d'acier. Chapeau rond, de forme nouvelle, en paille anglaise ornée de fleurs des champs, velours bleu brodé d'acier et voilette-écharpe.

Costume de baigneuse.— Double jupe : la première de cachemire rouge, garnie d'une large tresse en laine noire ; la seconde d'alpaga blanc, relevée par des tresses assorties et des boucles Louis XV en acier taillé. Casaque à manches, alpaga blanc et boutons d'acier, avec capeline formant collet et capuchon de même étoffe. Au capuchon et aux pointes de la capeline, des glands floche de soie rouge. Coiffure : casquette *Gladiateur*, en paille blanche, avec aigrette de plume noire, velours noir et rouge.

Toilette de visite.— Robe de taffetas mille raies lilas et blanc, décorée d'apprêts de guipure noire. Paletot duchesse en drap de Lyon, avec volant de Chantilly et passementeries à milieu de boutons sur les coutures. Les manches sont ornées de dentelles aux épaules et sur les poignets. Chapeau de paille de riz, garni dessus et dessous de roses frimatées ; calotte de dentelle noire, avec chou de ruban lilas, retenu par un *fer à cheval* à clous d'acier.

Madame Antonie a créé une nouvelle forme de chapeau empire, modifié avec autant de goût que de talent ; elle sera reproduite par nos gravures.

Nous mentionnerons encore deux très-jolies toilettes qui nous ont été montrées par madame Paul.

La première est un costume de soirée, en gaze Chambéry blanche, semée de pois satinés ponceau. Des bouillons de tulle posés en festons sont séparés, à chaque ondulation, par des

nœuds de satin avec glands de perles blanches. Le corsage, décolleté carrément, est entouré de bouillons de tulle disposés de même et descendant sur les épaules pour former des manches courtes, terminées par des aiguillettes de perles.

La seconde toilette est un costume d'intérieur. Elle a une jupe de taffetas fond maïs à manches noires. La jupe est bordée de festons entourés d'une fine corde perlée. Le corsage est une casaque ajustée, garnie de frange et d'acier. A la ceinture de la casaque se trouvent placés des ornements qui forment basquine derrière et aumonières sur les côtés. Les manches, d'une coupe nouvelle, sont décorées avec une originalité pleine de distinction.

Les pèlerines et les chemisettes de la *Balayeuse*, place Vendôme, 4, permettent aux femmes de varier leurs toilettes. La belle lingerie est la plus agréable ressource des vêtements d'été. Les chemisettes décorées en guipure de Cluny sont d'un porter très-agréable ; on les emploie surtout le matin avec les robes légères de mousselinette, piqué ou percale. La *Balayeuse* a toute une série de jupons blancs garnis avec plissé à gros plis et entre-deux rivière en guipure Cluny.

Dans les mêmes magasins, rendez-vous ordinaire des élégantes et des voyageuses de tous pays, nous avons remarqué de nouveaux modèles de cols à revers, avec manches assorties ; des capelines de dentelle ou tulles doublés et ruchés de taffetas, bleu, rose ou lilas ; des canezous illustrés de dentelle et galons des Indes, ceux-ci destinés aux robes à corsages sans manches ; des pèlerines à capuchon, en mousseline et taffetas ; et une foule de modèles fantaisistes, parfaitement en rapport avec les exigences de la saison.

Parmi les jolies choses que nous avons passées en revue dans les salons de la *Balayeuse*, citons encore deux bonnets tout à fait *jolie femme*. Le premier, à fond résille, est de tulle à pois, orné d'une frange à petites boules de paille et de choux de taffetas vert. Une écharpe en tulle et paille tombe sur le chignon. — Le second bonnet est de mousseline et guipure, avec un pouff de roses voilées posé sur le devant. Le fond, qui doit envelopper complètement les cheveux, est quadrillé de guipure et de petits velours perlés.

La dentelle Monard s'emploie en lingerie avec beaucoup de succès. Cette dentelle ne se fait qu'en noir. Les voilettes que nous avons vues chez M. Monard, 42, rue des Jeûneurs, sont solides et très-jolies ; on les préfère aux voilettes-loup dont le règne est passé.

On porte, cette année, des châles de dentelle coupés en pointe ; nous recommandons ceux des fabriques Monard aux femmes économes qui, tout en suivant la mode, ne veulent pas faire trop de dépense sur un seul objet. Les rondes et les pèlerines-capuchon de la même maison méritent la vogue qui leur est accordée.

Les ornements de perles commencent à lasser ; on remet des fleurs beaucoup plus qu'au commencement de la saison. Ce sont les coiffures de fleurs qu'en envoient dans les villes thermales où l'on danse. Les coiffures de fleurs doivent être légères : le volume des cheveux l'exige impérieusement. Parmi les récentes créations de madame Léontine Coudré, maison Tilman, rue de Richelieu, 104, on remarque trois types qui font haute nouveauté. Les voici :

Première coiffure : couronne de marguerites blanches, cou-



pées de petits bouquets myosotis. La couronne, montée sur une tige flexible, est peu volumineuse sur la tête, plus épaisse sur les côtés, et se noue tout à fait sous les cheveux par un nœud flottant de taffetas bleu.

Seconde coiffure : de fleurs des champs attachées sur la tête par un fer à cheval. Les fleurs descendent en branches mêlées aux cheveux.

Troisième coiffure : forme *chinoise*, en graines de sureau rouge et jasmin blanc. Elle décrit un petit plateau arrondi, qui se pose en arrière de la tête. Des branches de feuillage et bouclettes de rubans retombent au fond en manière de bavolet.

La charmante collection des robes de foulard du *Comptoir des Indes*, boulevard de Sébastopol, 129, vient de se renouveler par de nombreuses séries de dessins sur fonds clairs, spécialement combinés pour les costumes des mois de juillet et d'août. Les fonds sont blanc, Isabelle, mais, paille, saumon ou gris. Les dispositions sont espacées en très-petits motifs. Les larges rayures se maintiennent : on en fait surtout des costumes complets, robe et jaquette, qu'on garnit de frange ou large galon.

Les chemisettes de foulard de l'Inde alternent avec celles de lingerie ; elles se nettoient aussi bien et sont d'un effet original ; on y met tout simplement des boutons de nacre ou d'acier. Nous voyons chez plusieurs couturières des vêtements en foulard du Comptoir des Indes, taillés avec confection à capuchon, ornés de dentelle et glands de soie. C'est une nouveauté tout à fait grande dame.

Constatons, en terminant notre mois de juin, que, malgré toutes les réflexions de la critique contre nos modes actuelles, il s'est produit depuis le commencement de la saison une grande quantité de jolies choses et qu'à aucune époque l'industrie parisienne n'a fait preuve d'une intelligence aussi féconde. Les personnes qui tiennent à suivre le courant ont un champ vaste et fertile. Celles qui désirent rester simples, tout en observant les fantaisies créées par le goût, peuvent aussi profiter des charmantes nouveautés dont le charme harmonieux n'est point altéré par l'introduction de certaines mesures d'économie. En résumé, la saison est fructueuse, et chacun a sa part dans le succès général.

La parfumerie, partie essentielle de la toilette, a progressé comme tout le reste. La science aidant, elle réalise chaque jour de nouvelles productions destinées à conserver la beauté.

Nous trouvons à la *Reine des abeilles*, maison *Violet*, rue Saint-Denis, 317, des articles dont nos chères voyageuses feront bien d'emporter des spécimens : la crème de Sévigné, indispensable aux coiffures actuelles, parce qu'elle fait bouffer les cheveux, soutient la coiffure en même temps qu'elle la parfume et lui donne de l'éclat ; — la crème de beauté (*fard magique*), un véritable chef-d'œuvre de parfumerie élégante ; — la pâte veloutine de Thridace, spécialement consacrée à la beauté des mains ; — l'eau de beauté, qui donne au teint un éclat et une fraîcheur incomparables ; — la pommade au baume de violettes, pour empêcher la chute des cheveux et les épaissir ; — enfin, l'extrait des parfums de la brise de mai, réunion des plus suaves senteurs du printemps.

Voilà ce que la maison *Violet* nous donne comme primeurs choisies dans ses plus savantes compositions.

A diverses questions qui nous sont faites sur la conservation de la beauté du teint, nous répondons en répétant des renseignements que nous avons déjà donnés.

S'il s'agit de faire disparaître les taches de rousseur, son, lentilles, hâle, etc., le lait antéphélique de Candès, 26, boulevard Saint-Denis, doit être employé. C'est un moyen infaillible dont les résultats ne peuvent être mis en doute.

Un petit ouvrage accompagne chaque flacon et donne, sur l'application, des renseignements auxquels il est important de se conformer avec exactitude.

S'il s'agit d'ajouter par un peu d'art à l'éclat de la beauté, nous indiquerons des moyens efficaces et surtout exempts de danger. Un peu de magie est ici nécessaire.

On applique sur la figure une teinte légère de blanc Nymphaea, un peu de rose d'Armide et quelques touches imperceptibles des crayons Impératrice, et le prodige s'opère sans que personne puisse en soupçonner la cause.

La magicien inventeur de ces produits de beauté est le parfumeur Seguy, 17, rue de la Paix.

Ce qui nous autorise à recommander ces articles spéciaux, c'est que nous avons la conviction que rien de dangereux n'entre dans leur composition, et qu'au lieu d'altérer le tissu dermal, ainsi que cela est arrivé souvent avec les produits du même genre, ils sont les conservateurs de la beauté du teint, à laquelle ils ajoutent la fraîcheur des fleurs de printemps.

Marguerite DE JUSSEY.

## LETTRE D'UNE DOUAIRIÈRE

La plus grande agitation du mois a été causée par *Gladiateur*. Les bêtes ont du bon quelquefois, puisque voici un cheval qui, à l'instar du chat botté, vient de rapporter, dans un seul jour, gloire, honneur et fortune à son maître. — Gloire, puisque le comte de Lagrange, l'heureux possesseur de l'illustre coursier, a été acclamé par les deux premières nations du monde, la France et l'Angleterre ; — honneur, puisqu'il a reçu le *ruban bleu* du turf, la plus haute distinction sociale chez nos voisins d'outre-Manche, celle que, depuis la rue jusqu'au trône, chacun désire et envie et qui, pour la première fois, a passé la Manche ; — fortune enfin, puisque ces deux courses lui rapportent plus de trois millions, ce qui est un assez joli denier !...

Mais aussi que de peines, que de soucis et que de veilles la première victoire de *Gladiateur*, celle remportée sur les Anglais, a coûtés à son maître ! Ainsi, depuis le moment de son arrivée en Angleterre jusqu'après la course, le pauvre comte de La-

grange a dû coucher et manger avec son jockey et son cheval et, de plus, ne pas les perdre de vue une seule minute, dans la crainte qu'on achetât l'un et qu'on empoisonnât l'autre ; il goûtait tout ce qui était donné à *Gladiateur* et ne commençait à fermer un œil, comme M. Jabot, que quand le jockey dormait du sommeil du juste.

— On ne se donne pas tant de peine pour gagner le paradis, me disait à ce sujet une dame très-dévote.

— C'est vrai, lui répondis-je, et c'est un tort, j'en conviens ; mais aussi le cordon bleu et trois millions forment un assez joli petit paradis pour notre bas monde, avouez-le ?

Elle l'avoua en souriant et pardonna au comte de Lagrange.

La seconde course où *Gladiateur* triompha encore fut celle du bois de Boulogne, et vous avez dû en entendre beaucoup trop parler pour que je me permette de dire le moindre mot sur





Planche 18.

LE MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

Toilette de grand dîner et toilette du matin. — Toilettes de madame V. ROBERT fils, 85, rue Richelieu.  
Chapeau empire de madame ANTONIE, rue Lafayette, 41.



elle : c'est donc seulement d'un événement qui lui fut incident que je veux vous entretenir, car c'est une chose qui agite beaucoup de gens en ce moment. — Les intéressés d'abord, les amis de ceux-ci après, puis leurs ennemis et les bavards.

Le dimanche 11, jour de la course en question, ce qu'il y avait de plus difficile à Paris était de se procurer une voiture pour aller au bois de Boulogne; on les payait double, triple, quadruple même, quand on avait le bonheur d'en attraper une; mais c'était comme le gros lot que tout le monde souhaite sans pouvoir l'obtenir.

Or, vers une heure, un coupé de remise vide passa sur le boulevard, en face le café du Helder, et vous comprenez que de tous côtés on le hêla pour le retenir. Aussi, ne sachant à qui répondre, il s'arrêta, laissant au plus heureux à s'en emparer.

En effet, les deux portières s'ouvrirent, l'une à droite, l'autre à gauche, et deux personnes se trouvèrent face à face, ce qui eût pu amener une querelle si l'une de ces personnes n'eût pas été une dame, tandis que l'autre était un jeune homme.

— Pardon, monsieur, dit la jeune femme, car la dame était jeune, cette voiture doit être à moi, je suis entrée la première, et il me la faut d'ailleurs.

— Mon Dieu, madame, vous me voyez confus d'oser entrer en lutte avec vous, répondit fort poliment le jeune homme, dont les façons et la tournure étaient des plus distinguées, mais j'ai aussi un grand intérêt à arriver promptement où je vais, et je ne peux pas y arriver sans cette voiture.

— Comme vous, monsieur, je suis pressée d'arriver où je vais, aussi je garde ce qui m'appartient, répliqua d'une façon assez aigre la dame, qui, pour témoigner de sa résolution, s'assit sur la banquette et ferma avec humeur la portière de son côté.

Le jeune homme fit la même manœuvre, à la grande stupeur de la dame, qui prit alors le parti de chercher à attendrir son adversaire.

— Je vous en prie, monsieur, dit-elle d'une voix douce, laissez-moi cette voiture, ma mère et mes sœurs m'attendent dans une tribune aux courses; elles seraient inquiètes si elles ne me voyaient pas arriver, et, vous le savez, il n'y a pas moyen de trouver dans tout Paris une autre voiture que celle-ci.

— C'est parce que je sais cela, madame, que je vais vous faire une proposition, répondit le jeune homme en souriant : vous êtes attendue aux courses et moi aussi, vous êtes seule et moi aussi; gardons la voiture à nous deux puisque nous en sommes tous deux possesseurs.

Et comme, le cocher s'étant approché de la portière, il lui avait donné une pièce d'or en lui disant : au bois ! la voiture partit à toute vitesse, avant que la pauvre dame eût le temps de se reconnaître; mais bientôt elle cria pour faire arrêter, se fâcha, pleura, sans que le cocher l'entendit ou voulût l'entendre.

Enfin elle finit par se calmer, voyant l'air impassible de son compagnon de route qui se contentait de lui dire avec le plus grand sang-froid :

— Figurez-vous, madame, que vous êtes dans un omnibus où nous ne nous trouvons que deux; la place se paye un peu plus cher, voilà tout !

A la longue, cette observation parut assez juste à la dame, qui en arriva à prendre assez gaiement son parti sur sa singulière aventure, et elle causa avec un esprit et une grâce qui charmèrent son compagnon de route.

Sa conversation dénotait l'usage du monde et la pratique de

la meilleure société; elle paraissait avoir de vingt-quatre à vingt-cinq ans; elle raconta simplement que son mari était parti la veille pour passer deux ou trois jours chez un de ses amis, qu'alors elle n'avait pas la moindre intention d'aller aux courses, mais que le matin même elle avait reçu un billet de sa mère, lui disant qu'on lui avait donné des places pour la plus belle tribune, qu'elle lui en réservait une et l'attendrait avec ses sœurs.

— Elle croit que mon mari est avec moi, voilà pourquoi elle ne m'a pas offert de venir me prendre, ajouta-t-elle; cependant, comme je sais qu'elle s'inquiète facilement, je n'ai pas voulu manquer à son appel, et voilà pourquoi j'ai pris de vive force cette voiture dont vous avez usurpé la moitié, ajouta-t-elle gaiement.

De son côté, le jeune homme raconta comme quoi des amis l'attendaient pour des paris, pour un dîner entre vainqueurs et vaincus; mais il eut beau mettre dehors toute l'adresse que lui avait donnée la nature, il ne put arriver à connaître ni le nom de sa compagne de route, ni la position de son mari, ni celle de sa famille, ni rien enfin qui pût l'aider à la retrouver après qu'ils se seraient séparés en descendant de la voiture.

Au moment où l'on était près d'arriver, un embarras de voitures force le coupé de s'arrêter, la dame met la tête à la portière et tout à coup pousse un cri et se rejette vivement dans la voiture. — Mon mari, exclama-t-elle, là ! là !... en montrant du doigt une très-jolie victoria, dans laquelle se trouvait un monsieur jeune encore et une femme très-élégante, très-peinte et portant le cachet des Laïs.

Aux cris de la dame, tout le monde s'était retourné, le monsieur à la victoria ainsi que les autres, et, comme les deux voitures étaient fort rapprochées l'une de l'autre, en se penchant un peu, il put apercevoir la dame du coupé. Alors devenant pâle de fureur, car il venait à son tour de reconnaître sa femme, il sort de sa victoria, s'avance vers le coupé, l'ouvre avec fureur : — Descendez, malheureuse ! s'écrie-t-il, les poings crispés... et vous, monsieur, votre nom, votre adresse... vos témoins?...

On s'interpose entre eux, on cherche à s'expliquer; mais faites donc entendre raison à un mari en colère, surtout quand ce mari est dans son tort : car son voyage supposé n'était qu'une ruse conjugale pour avoir toute sa liberté, sachant que sa femme n'avait ni projet, ni désir d'aller aux courses.

Bref, la pauvre femme fut ramenée chez elle à moitié morte; les deux hommes ne se sont pas encore battus aujourd'hui, mais on dit que ce sera pour demain. L'histoire de la voiture prise à deux est racontée tout simplement, comme je vous l'ai dite, par les uns, fort enjolivée par les autres. On parle de séparation entre les deux époux, enfin on parle de beaucoup de choses; et ce qu'il y a de plus triste dans tout cela, c'est que la réputation de la malheureuse madame ..., ayant supporté le feu de chacun, est complètement mise en pièces.

Hélas ! à quoi tient l'honneur des femmes en ce monde !...

Au moment même où je termine ces lignes, mes yeux tombent sur la *Patrie*. Cette feuille raconte que dimanche, après les courses, un sportman original a offert deux cents louis à celui qui lui donnerait des crins de *Gladiateur* en assez grand nombre pour s'en faire une bague. « Se non è vero, è ben trovato. » En tous cas, ce sportman doit être un fils d'Albion.

COIFFESSE DE BASSANVILLE.



## PÊLE-MÊLE

Deux événements de genre différent, mais importants tous deux, ont marqué la quinzaine dernière.

L'un est le décret de l'Impératrice-Régente, en date du 8 juin, qui accorde à mademoiselle Rosa-Bonheur, peintre de paysage et animaux, la décoration de chevalier de la Légion d'honneur. C'est là un acte de justice, auquel tout le monde artistique a applaudi.

Le second événement, c'est, on le devine bien, la grève de messieurs les cochers. Il fallait cela pour qu'on s'aperçût que, sans voitures, Paris est inhabitable. Heureusement, les cochers ne sont pas tous des Turcs !

\* \*

Puisque Paris n'est plus tenable, c'est une raison de plus pour aller demander un refuge à la campagne, aux bains de mer, aux villes d'eaux. Nous parlions dernièrement de ce petit paradis qui s'appelle Ems; voilà le moment d'y aller faire son salut. Méry a trouvé que c'était le seul endroit où l'Été pût être de saison, et c'est là qu'il publie, chaque année, cette feuille charmante que la poésie dore comme un rayon de soleil. Le soleil, lui, a autre chose à faire. Il dispense la chaleur à ce climat recherché des malades, il le rend doux et bon à la santé, propice aux voyageurs.

Ems a ce grand avantage, qu'on n'y saurait regretter Paris. De Paris, en effet, il y a là tout ce qu'on aime. Adorable retraite! Le Kurhaus, ses halles fermées, ses immenses promenoirs où la température est toujours égale, les hôtels, les bains, les sources où l'on boit, le pavillon d'inhalation, la belle galerie de fer et ses jolis bazars, enfin les magnifiques salons du Kursaal, tout cela, réuni pour le bien-être et l'agrément des baigneurs et des buveurs d'eau, constitue vraiment une délicieuse résidence, faite exprès pour les dames et les poètes. Comment cela ne donnerait-il pas envie de désertir la grand-ville et d'aller planter sa tente dans le duché de Nassau, en passant par Cologne!

Au reste, les meilleures nouvelles nous arrivent de cette bienfaisante station où retournent toujours ceux qui l'ont visitée. Aux attraits puissants du pays et des émotions du Kursaal, M. Briguiboul s'efforce de réunir les plus artistiques jouissances: c'est à quoi il réussit admirablement. A Ems, disions-nous tout à l'heure, au milieu de la plus pittoresque nature, on retrouve Paris; oui, le Paris joyeux, spirituel, piquant, qui rit et chante sur les lèvres souriantes des artistes applaudis aux Bouffes; on y retrouve le maître Offenbach, le musicien aimé, qui, fidèle à ses bons amis, n'abandonne jamais Ems.

Les promesses, pour la saison qui commence, prédisent de ravissantes soirées après des journées ravissantes. On aura, en fait d'artistes, Gerpré, Marchand, Jean-Paul, Falchieri, Legrand, Gordon; mesdames Cabel, Delmary, Albrecht, Lovato, etc., sans compter les concertistes, choisis toujours parmi les plus célèbres. En fait d'œuvres, une opérette de Méry, musique de Delfès, intitulée: *Valse et Menuet*, à laquelle prédit déjà le succès du *Café du Roi*; Offenbach a promis un opéra-bouffe en deux actes, paroles de MM. Nuytter et Tréfeu. On aura aussi le « *Lion de Saint-Marc* », de MM. Nuytter et Legoux. Tout cela sans préjudice du charmant répertoire habituel.

Qu'en dites-vous, belles lectrices? Est-ce assez tentant?

\* \*

Vous ne devineriez jamais, charmantes lectrices, à quels moyens recourent les chanteuses et les chanteurs en renom pour entretenir la fraîcheur de leurs voix dans les grandes représentations! Ces moyens sont aussi variés qu'originaux. Exemple: madame Sontag mangeait des sardines pendant les entr'actes; madame Dorus-Gras, du veau froid; madame Desparre, avant d'entrer en scène, buvait une gorgée d'eau presque bouillante; mademoiselle Cruvelli prenait du bordeaux coupé de champagne, et mademoiselle Nau s'absinthait légèrement.

Mademoiselle Adelina Patti, entre deux scènes, n'a pas plutôt regagné la coulisse, que les initiés la voient tremper ses lèvres dans un verre de bière. La bière est le nectar de cette *diva*!

Mario fume partout et malgré tout, avant et après, et l'on a grand-peine à l'empêcher de fumer pendant. On a essayé de lui persuader que trop de cigare était malsain pour un gosier de ténor; son directeur, M. Bagier, essaya un jour — amicalement — de l'empêcher de fumer dans sa loge: que fit Mario? Il alla fumer dans le cabinet du directeur, pendant que celui-ci faisait sentinelle dans la loge de Mario.

La Borghi-Mamo, qui triomphe présentement à Lisbonne, qu'on chanta si bien la *Favorite* à l'Opéra, et créa si admirablement le *Trouvère* aux Italiens, la Borghi-Mamo faisait de grandes consommations de verres d'eau sucrée, de réglisse et de tabac en poudre. Hélas, oui! on a vu Léonor, la favorite — la *maîtresse du roi*! comme dit Fernand, — s'insinuer délicatement entre les narines une petite pincée de nicotine râpée au moment d'aller chercher le bonheur avec son Fernand susdit dans une autre patrie. Pour y être heureuse, dans cette autre patrie, il ne fallait pas que, dans celle-ci, la Borghi-Mamo eût oublié sa tabatière ou son cornet!

Mademoiselle Saxe, avant de terminer son rôle, consomme un bifsteck; madame Cabel mange des pruneaux; mesdames Ugalde et Trebelli croquent des pommes d'api; M. Michot prend un lait de poule; M. Troy avale du café pendant toute la soirée, et Depassio affectionne tout particulièrement, lorsqu'il doit chanter, un plat de sa façon dans lequel il fait entrer quatre-vingts gousses d'ail!

Arrêtons-nous sur ce plat de haut goût.

\* \*

L'œuvre dramatique de M. Émile de Girardin, arrangée ou... dérangée par M. Alexandre Dumas fils, le *Supplice d'une femme* enfin, vient d'être traduite en italien et va être représentée à Naples sur deux scènes à la fois. Au Fondo, la pièce est annoncée comme étant d'Alexandre Dumas fils; au théâtre Fiorentini, on affiche: « œuvre du célèbre polémiste Émile de Girardin. » Il y a lieu de supposer que chacun de ces deux théâtres, — la pièce étant anonyme à Paris, — a choisi le nom d'auteur qui lui paraissait le plus propre à faire de l'argent à Naples.

Nous ne voulons pas entrer ici dans le débat qui s'est élevé, à propos du *Supplice d'une femme* entre M. de Girardin et M. Dumas fils (ce n'est pas à ce dernier que nous donnerions raison); mais il nous paraît intéressant de citer, d'après le *Sport*, quelques indications concernant les *Deux sœurs*, autre ouvrage



dramatique que prépare M. de Girardin et par lequel il prétend affirmer sa manière d'envisager le théâtre.

Il est très-vrai, dit M. Eugène Chapus, que le Vaudeville doit faire jouer une pièce de M. Émile de Girardin le 15 août prochain, devant une salle non gratuite à moitié, comme cela se pratique ordinairement, mais devant une salle remplie par la gratuité officielle de ce jour de fête populaire.

La pièce de M. de Girardin est en quatre actes. Elle est tirée tout entière d'un passage de la préface qui accompagne le *Supplice d'une femme*. On lit, page 53 de cette préface :

« Il y a le mariage dans la société telle qu'elle devrait être. Ce serait le vrai absolu ; je le laisse à l'écart et je n'en parle pas. Il y a le mariage dans la société telle qu'elle est. Là le vrai relatif peut être fouillé par l'auteur dramatique jusqu'aux plus grandes profondeurs sans aucun péril ; car plus l'on creuse le problème conjugal et plus on arrive à cette conclusion que, hors la fidélité réciproque, il n'y a que complication inextricable des situations et avilissement inévitable des caractères. »

Le sujet de la pièce, c'est donc la fidélité dans le mariage. Ce sujet est traité au point de vue de la plus haute moralité, moralité à laquelle est amené l'auteur, non pas précisément par le sentiment religieux, mais par la déduction logique ou philosophique.

La scène se passe, au premier acte, à Paris ; au deuxième et au troisième, à Vichy ; au quatrième, à Riom.

M. de Girardin, habitué à discuter, convaincu que de la discussion jaillit la lumière, s'est demandé pourquoi l'on ne transporterait pas ce procédé sur la scène. C'est dans cette pensée et pour en faire lui-même l'essai, qu'il avait écrit le *Supplice d'une femme* ; c'est encore ce qu'il se propose en écrivant les *Deux sœurs*. Il y pose des points d'interrogation et appelle le public à y répondre. Dans l'intérêt du théâtre et de l'art, qu'on s'obstine à traîner dans le moule étroit du convenu, de la banalité, nous souhaitons vivement que le public réponde par de longs applaudissements. Ce succès aurait son éloquence, même en ce qui concerne le *Supplice d'une femme*.

Robert HYENNE.

## EXPOSITION DES BEAUX-ARTS DE 1865.

(TROISIÈME ET DERNIER ARTICLE.)

La revue que nous nous sommes proposé de faire, en compagnie de nos lectrices, a des limites étroites. Ce ne peut être qu'un regard rapidement jeté çà et là, non une étude scrupuleuse et détaillée de tout ce qui a été exposé. Nous nous sommes donné la mission de citer quelques-unes des œuvres qui nous ont le plus particulièrement frappé, et non toutes celles qui mériteraient une bonne note. Un travail rapide, comme est le nôtre, doit faire excuser les oublis aussi bien que la concision forcée des appréciations qu'il nous reste à formuler.

Deux charmantes choses : la *Lecture* et la *Fin de la journée*, se présentent signées de M. Jules BRETON. Un intérieur de paysan, une jeune fille assise devant la large cheminée et faisant la lecture à son père, qui l'écoute, le menton appuyé sur ses mains, voilà tout le premier tableau. Des fanèuses dans la campagne, au moment où le soleil laisse tomber ses derniers rayons, voilà la seconde toile. On y retrouve tout de suite un artiste épris de la nature dans ses manifestations les plus sereines et les plus douces, vrai sans vulgarité, idéaliste sans prétention. Que n'en peut-on dire autant de tous les peintres !

La *Perle noire* de M. HÉBERT est une simple étude de jeune fille. C'est un type d'Italienne gardant, sous la fermeté de ses contours, un arrière-reflet de cette morbidesse qui est le cachet du peintre. Le *Banc de pierre* sort de la façon ordinaire de l'auteur de la *Mal'aria*. Voyez-le, ce grand banc grisâtre et moussu, envahi par les graminées et les lianes ; alentour montent les fûts blancs des jeunes chênes, couverts de cette verdure rouillée qui est la parure de septembre. Est-ce que ce paysage ne vous paraît pas respirer comme un parfum d'idylle ?

C'est une idylle aussi, et une idylle complète, que nous donne M. LUMINAIS. *Par-dessus la haie* se montre la tête naïve et honnête d'un jeune paysan, contemplant d'un air rêveur une fille des champs, dont la forme mince et droite se dessine au premier plan. Elle, les yeux modestement baissés sur son ouvrage, elle subit avec réserve cet examen, mais tout bas elle songe. M. Luminais est un réaliste qui cherche le sentiment dans la vérité, et c'est en cela qu'il se sépare, avec beaucoup d'autres,

de l'école réaliste puritaine qui n'admet que l'expression rigoureuse de la manière d'être des corps.

A cette école appartient M. RIBOT. Les deux toiles qu'il a exposées ont fait sensation, et c'est justice : elles méritent d'être placées au premier rang parmi toutes les œuvres du Salon. Son *Saint Sébastien, martyr, secouru* au moment de mourir par deux moines, dont l'un presse une éponge sur ses plaies, est rendu avec une vérité admirablement repoussante. Les personnages d'*Une répétition* sont des gueux dépennés à la façon de Callot, étalant sans honte leurs jambes rougeaudes et leurs pieds infects. Mais avec quelle énergie tout cela est peint !

Voici un joli tableau de M. CHINTREUIL, *les Vapeurs du soir*. La teinte est mystérieuse, les masses sont baignées de fraîcheur. C'est un des bons paysages de cette année, bien supérieur, à notre avis, aux deux toiles de M. YONGRIND, peintes à la manière bleue.

Il y a une chose qui excite toujours notre admiration : c'est la perfection fabuleuse dans le rendu des objets précieux, que possède M. DESGOFES. Cette perfection vient de ce que le peintre est ici doublé d'un savant qui sait par cœur toutes les formules de la coloration. Aussi vous donne-t-il toujours ce qu'il vous promet et reconnaissez-vous à première vue les objets qu'il vous montre : *Statuette de marbre, etc., Verre gravé et fruits*.

Deux scènes de M. FROMENTIN : *Chasse au héron* et *Voleurs de nuit dans le Sahara*, méritent d'être citées. D'un côté, la vie au grand jour, la chasse dans une belle plaine que mouille un étang argenté ; de l'autre, la vie au désert, la ruse nocturne du sauvage maraudeur. C'est cette dernière que nous préférons, parce qu'elle sort un peu des habitudes de M. Fromentin.

Nous ne passerons pas devant le *Faust* de M. DE LAERE sans nous arrêter. Il y a là des indices d'un talent qui ne demande qu'à grandir. Le peintre nous présente Marguerite au sortir de l'église. Faust est derrière elle, en admiration. Méphistophélès, accroupi sur les degrés, tend la main à cette belle enfant, dont le regard instinctivement se détourne du faux mendiant. Au



fond, dans l'azur du ciel, se détache la fine silhouette d'un clocher gothique qui s'élance au-dessus de ces vieilles maisons qu'on ne voit plus qu'en Allemagne. Tout cela est bien étudié et rendu avec fermeté.

Le Méphistophélès de M. de Laëre nous rappelle *Diogene demandant l'aumône à une statue*, de M. Paul CARIAGE. Nous nous en voudrions de l'oublier. Il y a de l'expression dans cette physiognomie du Cynique, et l'on ne peut se tromper sur la secrète pensée du philosophe. Son sourire ironique est plein d'éloquence.

Puisque nous faisons un pas en arrière, donnons un souvenir sympathique à l'œuvre estimable d'un jeune peintre, que la mort vient de surprendre à l'heure où lui venait le succès : *Tamaris*, environs de Toulon, par M. AIGUIER.

Mentionnons rapidement *la Famille indigente* et surtout le portrait de madame \*\*\*, par M. BOUGUEREAU. — *Un intérieur de cuisine*, de M. VOLLON, admirablement réussi. — *Les Deux amies*, de M. COLLETTE, gracieuses têtes de jeunes femmes, pleines d'harmonie et de charme. — *Louis XVI dans son atelier*, de M. CARAUD. — *L'Enlèvement d'Amymoné (?)*, de M. GIACOMOTTI. — *La Mort de la princesse de Lamballe*, de M. GIBARD. — *Le Départ* et un portrait de femme, de M. LÉON PEBRAULT. — *La Confession au couvent*, de M. APPERT. — *La Plage de Trouville*, de M. BOUDIN. — *Une musicienne*, de M. ROYBET, supérieure à son *Intérieur de cuisine*. — Enfin deux remarquables paysages de M. CÉSAR DE COCK.

M. Gustave Doré mérite autre chose qu'une simple mention. Jusqu'à présent, son crayon triomphant avait toujours fait tort à son pinceau ; aujourd'hui nous le trouvons en progrès. Sa *Gilana*, d'un arrangement pittoresque et simple, d'un coloris bien franc et très-caractéristique, dénote un goût et un sentiment que nous ne soupçonnions pas. Il y a de la puissance dans cette œuvre, et l'on peut désormais attendre de M. G. Doré, des tableaux dignes de la réputation que lui ont acquis ses dessins.

La *Suzanne*, de M. HENNER, n'est point une œuvre vulgaire. On y devine une main exercée, une nature ferme, apte à bien comprendre et à bien exécuter. Les jambes et les pieds, un peu lourds, se baignent dans une eau d'une remarquable transparence. De tels tableaux font très-heureusement oublier les productions du genre de l'*Olympia* de M. MANET, de qui le talent s'égare. La toile, au reste, vaut les vers placés en guise

d'épigraphe dans le livret. Nous les citons comme curiosité et pour montrer à nos lectrices jusqu'à quel degré d'aberration peut atteindre un esprit intelligent. Ces vers sont signés : Zacharie Astruc.

Quand, lasse de songer, Olympia s'éveille,  
Le printemps entre au bras du doux messager noir ;  
C'est l'esclave à la nuit amoureuse parcille,  
Qui vient fleurir le jour délicieux à voir :  
L'auguste jeune fille en qui la flamme veille.

Nous sommes parfaitement certain qu'aucune de nos lectrices ne comprendra un mot de ces cinq alexandrins. Mais qu'elles se rassurent d'ailleurs : elles ne seraient pas plus avancées en voyant la traduction qu'en a faite M. Manet.

Parmi les nombreux dessins exposés, nous avons remarqué de beaux crayons de M. Bida ; deux portraits légers et fins de M. Paul FLANDRIN, le dernier frère du regrettable maître ; des études de M. HANOTEAU, de M. HARPIGNIE ; des dessins de M. JAMMOT et de bien d'autres que le défaut d'espace ne nous permet pas d'enregistrer.

Le jury a décerné, cette année, une médaille à S. A. I. madame la princesse MATHILDE, pour une grande aquarelle, d'après le tableau de M. Vanutelli : *Une intrigue sous le portique du palais Ducal*, et pour une *Tête de jeune fille*. La princesse, qui donne ce bon exemple de la dévotion aux arts dans la condition sociale la plus haute, a dû être heureuse de cet hommage public rendu à son talent. Nous aimons à en constater la légitimité et à rappeler que la princesse Mathilde a produit déjà une grande quantité de travaux où les artistes se plaisent à reconnaître un savoir distingué et une fermeté de touche qu'on trouve rarement chez les femmes.

Dans la section de la sculpture, nous nous bornerons à mentionner, en dehors du charmant *Chanteur florentin*, de M. Paul DUBOIS, qui a valu à ce jeune homme la grande médaille d'honneur : l'*Aristophane*, de M. Clément MOREAU, un heureux début. La *Chloris*, de M. Henri VARNIER, qui nous paraît résumer toutes les grandes qualités que l'on se plaît à admirer dans la statuaire antique. — Les *Taureaux*, de M. BONNEUR. — Des *Animaux*, de M. GAIN. — Une *Amazone*, de M. MÈNE. — Enfin, une charmante *Bérénice*, de M. VALETTE, l'auteur de ce fameux *Semeur d'ivraie*, tant remarqué au Salon, il y a quatre ou cinq ans.

Ch. D'HELVEY.

## LA FILLE DU REBOUTEUR

(SUITE.)

— Monsieur Jacques, lui cria le bonhomme aux crabes, monsieur Jacques... Oh ! vous êtes pour moi comme qui dirait le bon Dieu redescendu sur la terre...

— Veux-tu bien ne pas dire de ces choses-là, vieux fou ! répliqua-t-il en se retournant sur le seuil, il est là-haut le bon Dieu... et nous avons beau faire, nous autres, rebouteurs ou médecins, c'est lui seul qui guérit et qui sauve.

Et il sortit.

Maître Ysabeau avait des parents à Villerville ; ce fut à qui se disputerait l'honneur de lui offrir l'hospitalité.

Le lendemain matin il était à l'œuvre.

Inutile d'entrer dans le détail de l'opération. Disons seulement qu'elle fut longue, difficile, et qu'elle offrit une fois de plus le gracieux spectacle de la jolie rebouteuse aidant son père. Sans la courageuse adresse de Thérèse, sans ses doigts de

fée, l'expérience de Jacques eût peut-être failli à la tâche. Il réussit pleinement au contraire ; comme onze heures sonnaient, il eut le joyeux orgueil de pouvoir dire :

— C'est fait... et, j'en réponds, bien fait !

Un cri de stupeur, un rugissement de colère lui répondit du seuil.

Le docteur Cauvain arrivait, escorté des gens de l'hôpital portant la civière.

D'un seul regard il avait tout vu, tout deviné, tout compris.

Nous renouons à peindre l'attitude des deux rivaux, le regard qu'ils échangèrent.

On eût dit deux de ces enchanteurs des contes arabes qui vont s'entre-dévorant, se pulvériser, s'anéantir.

Instinctivement, Thérèse était venue se placer à côté de son



père, comme pour le couvrir du bouclier de sa jeunesse et de sa gracieuse innocence.

Au milieu du silence, la voix du père Leday s'éleva enfin :

— Bien des pardons, mon bon docteur Cauvain... mais voyez-vous, comme ça j'éviterai l'hôpital, et conserverai ma vieille jambe.

— Soit ! riposta le médecin, d'un ton de superbe aigreur ; je souhaite que vous n'ayez point à vous en repentir. Mais pour obtenir le secours que j'amenais, j'ai dû adresser une demande en forme à l'administration ; je dois lui faire mon rapport... et tant pis s'il en résulte un nouvel affront pour quelqu'un... ce rapport, je le ferai !

Puis, après un dernier regard foudroyant à l'adresse du rebouteur, il enfonça son chapeau jusque sur ses oreilles, et fit une sortie de mélodrame.

Parmi les assistants, tout d'abord consternés et muets, il y eut une sorte de huée, que Jacques s'empressa de comprimer du regard.

— Saperlotte ! s'écria le père Leday, dites donc, monsieur Ysabeau... dites donc, est-ce qu'il pourrait vous arriver quelque désagrément à cause de moi ?

— Non, rien, riposta le rebouteur ; une menace en l'air... pas autre chose. L'essentiel, papa Leday, c'est que vous puissiez retourner à votre petite péque... et, Dieu aidant, vers la fin d'août, les crabes n'auront qu'à bien se tenir ! Au revoir.

— Soyez béni ! murmura le vieillard en attirant à lui Césarine et ses deux jeunes frères, soyez béni, Jacques Ysabeau... c'est grâce à vous que je pourrai ramasser encore quelque menue monnaie pour mes petits enfants !

Le rebouteur sortit avec sa fille.

Dans la carriole, elle lui dit :

— Vous allez subir un nouveau procès, mon père... et cette fois, on vous'en a prévenu, ce sera la prison.

— Bah, bah ! qui sait fillette ? répliqua-t-il en cherchant à paraître plus rassuré qu'il ne l'était au fin fond du cœur.

Il y eut un silence.

— C'est moi, reprit Thérèse, c'est moi, pauvre père, qui t'y ai poussé... tu ne voulais pas.

— Erreur, répliqua-t-il, garde-toi bien de l'accuser, fillette ! Ce pauvre vieux était en péril... il souffrait, il m'appelait... Je ne pouvais rester sourd à sa voix. Adviennne que pourra ! Je suis content d'avoir fait mon devoir.

Et, pour dissimuler son émotion, il fouetta la Grise.

## VII.

### CONDAMNATION.

Ce que le bonhomme Jacques redoutait surtout, c'était d'inquiéter Thérèse.

En conséquence il alla trouver l'huissier audiencier de Pont-l'Évêque et le pria, si assignation il y avait, de ne la remettre qu'à lui-même.

Quelques jours plus tard, comme il était en train d'abattre un vieux pommier tout à l'autre bout du clos, il s'entendit appeler à voix basse de l'autre côté de la haie qui longeait le chemin.

C'était l'huissier. Sa tête aux aguets surmontait la verdure printanière, à travers laquelle il passa lestement un papier timbré.

Puis il disparut aussitôt ; Thérèse apparaissait sous les pommiers.

Elle avança lentement vers son père, qui venait de se remettre en besogne comme si de rien n'était. Elle lui demanda :

— Qui donc était là ?

— Personne, mon enfant... personne.

— Il me semble avoir entendu quelqu'un qui vous parlait ?

— Ah ! oui... je ne me souvenais plus... c'était le voisin Gervais... qui m'offrait du plan de salade à repiquer dans notre jardin.

Thérèse passa sans insister davantage, mais l'air rien moins que convaincu. Elle aussi, elle s'efforçait de dissimuler ses alarmes.

Le rebouteur était assigné à huitaine. Il s'arrangea de telle sorte que le procès ne fit aucun bruit ; il s'en alla à Pont-l'Évêque sous prétexte d'y vendre une couple de moutons : c'était jour de marché.

Grande affluence au tribunal. Durant les débats, force marques de sympathie pour le rebouteur. Il n'en fut pas moins condamné... à trois mois de prison !

Ce qui l'affligea le plus, ce ne fut pas la rigueur de cet arrêt ; ce fut le chagrin qu'allait en éprouver sa fille.

Comment lui apprendre la fatale nouvelle?... Non, non... plus tard... il valait mieux qu'elle ne la connût qu'au dernier moment. Ce serait toujours assez tôt ! d'ailleurs tout espoir n'était peut-être pas encore perdu. Mais comment dissimuler la vérité jusque-là ? c'était bien difficile !

Tout en discutant ainsi avec lui-même, le père Ysabeau s'était attardé par le plus long chemin. Lorsqu'il aperçut, dans l'éloignement, la porte de sa ferme, il rétrograda tout à coup, se rappelant je ne sais plus quelle visite à faire dans le voisinage.

Mais il fallut bien y revenir enfin, à ce seuil revu d'ordinaire avec tant de joie, tant redouté ce jour-là.

La nuit était venue depuis longtemps déjà. Quand le rebouteur rentra aussi tard, sa fille allait à sa rencontre sur la route, ou du moins l'attendait aux alentours de la maison. Personne sur le chemin, personne non plus dans l'avenue ; la maison restait silencieuse ; elle semblait avoir un aspect de tristesse, qui serra le cœur du père Ysabeau. Serait-il donc arrivé quelque malheur, quelque accident à Thérèse ? Dans cette crainte, Jacques prit à deux mains son courage et pressa le pas. Quant à soupçonner sa fille au fait déjà de la vérité, il n'y songeait même pas.

Hélas ! il ignorait avec quelle promptitude électrique se propagent les mauvaises nouvelles. Ayant ouvert la porte sans bruit, il aperçut Thérèse accoudée sur la table, la tête enfouie dans ses deux mains, l'esprit tellement absorbé qu'elle ne l'avait pas entendu venir, qu'elle ne l'entendit pas approcher. Il lui toucha l'épaule ; elle se redressa tout à coup, tellement effarée, tellement pâle, qu'aussitôt il s'écria :

— Ma fille... Ah ! ma pauvre enfant, tu sais tout ?

— Oui, père. Une séparation de trois mois !... la prison pour vous...

Et, se laissant tomber sur le sein paternel, elle fondit en larmes.

— Thérèse ! s'écria-t-il en la serrant dans ses bras, ma bien-aimée Thérèse, calme-toi... ne te déssole pas... il me reste un dernier espoir... J'en ai rappelé à Caen.

— Vrai ? dit-elle en s'efforçant de sourire à travers ses larmes. Ah ! tant mieux... peut-être là-bas seront-ils moins sévères ?

— Dieu le veuille ! et d'ailleurs, fillette, ce sera toujours du temps de gagné. Courage donc ! il ne faut pas s'attrister d'avance. Qu'est-ce, après tout, qu'un peu de prison ! on y est très-bien, parole !... et je ne m'en inquiéterais guère, si ce n'était le petit chagrin de te laisser seule. Mais bah ! tu viendras aussi à Pont-l'Évêque, chez la cousine Cotentin... j'arrangerai ça... tu pourras me voir tous les jours... nous ne serons pas séparés... et le soir, eh bien... tu iras un peu dans le monde montrer comme tu es belle, faire de la musique et même, si l'occasion s'en présente, danser un brin... Ah ! ne dis pas non, je le veux.



C'est très-gai, Pont-l'Évêque... bien plus gai qu'ici... moi, je saurai que tu t'amuses, et je serai content. Tiens! décidément, je ne me plaindrai pas s'il en est ainsi. Ça ne me déshonorerait pas dans l'opinion des honnêtes gens, au contraire. Je gagerais que les amis me porteront en triomphe quand j'en sortirai... si toutefois j'y entre, ce qui n'est pas encore prouvé. Allons! allons! tout est pour le mieux... ne pleure pas, fillette... et soupons joyeusement, comme si de rien n'était. Moi, d'abord, j'ai une faim de loup!

En dépit de cette assurance, le bonhomme ne mangea guère, et le repas fut des moins animés. C'était en vain qu'ils cherchaient à se tromper l'un l'autre; tous les deux ils avaient la mort dans l'âme.

Le lendemain cependant on se remit quelque peu. Il faisait un de ces beaux soleils qui dissipent les idées noires. Et puis l'avocat se trouva passer par la ferme, il affirma que la condamnation serait, sinon rétractée, du moins fort adoucie. Ces gascons d'avocats normands vous promettent toujours gain de cause.

Celle de Jacques était perdue d'avance; le jugement fut confirmé.

L'obstiné défenseur voulait qu'on se pourvût en cassation. C'était aussi le sentiment de Thérèse. Jacques s'y opposa. Il savait par expérience ce que coûtent les procès; il ne voulait pas appauvrir sa fille.

Ce second coup, du reste, fut moins rude que le premier. On s'y était préparé de longue main, on s'y attendait. Le père s'était promis d'alléger le chagrin de sa fille, la fille de ne pas aggraver celui de son père.

Au retour du tribunal. Jacques avait marché droit à Thérèse, et prenant son air le plus dégagé :

— Bonne nouvelle, fillette! ils m'ont accordé six semaines de sursis, jusqu'après la rentrée des foins.

— Mais vous êtes donc recondamné, père?

— Oh! oui. Tu sais bien qu'il ne pouvait pas en être autrement. Nous en avons pris notre parti tous les deux... n'est-ce pas, Thérèse? Et puis ce n'est qu'après les foins... peut-être même obtiendrai-je jusqu'après la moisson!

Cette dernière faveur lui fut effectivement octroyée. Mais comme ce temps-là passa vite! L'un comme l'autre, afin de mieux cacher leur peine, ils redoublaient d'activité. Jamais un mot de la séparation prochaine. En secret seulement, on comptait les heures. Sitôt que Jacques avait le dos tourné, Thérèse se prenait à réfléchir combien il serait malheureux là-bas. Sitôt que Thérèse ne le voyait pas, Jacques laissait parler tout haut son chagrin : « Pauvre enfant! comme elle va souffrir de mon absence! »

Parfois cependant des pensées plus égoïstes tourmentaient aussi son cœur : il avait grand effroi de la prison; né dans cette riante campagne, sur la lisière de la forêt, sans cesse en mouvement, sans cesse au grand air, il était de ceux auxquels il faut avant tout la liberté. Quand par aventure ses affaires le contraignaient de passer tout un jour à la ville, il y étouffait. C'était un enfant de la nature, une sorte de sauvage avide de longues courses et de vastes horizons. Et voilà qu'à soixante ans on allait le priver de son indépendance, de sa franche allure, de ses travaux, de ses malades, de son champ, de sa maison, de sa fille! voilà qu'on allait le renfermer entre quatre murailles, sans qu'il pût sentir sur son front le frais de la mer ou des grands bois, presque sans air, sans soleil! Oh! quand Jacques Ysabeau se représentait cette horrible perspective, et quand sa fille n'était pas là, il se prenait à pleurer comme un enfant.

La nuit qui précéda le départ, ne pouvant dormir, — hélas! il y avait longtemps déjà qu'il ne dormait plus! — le pauvre vieillard se releva sans bruit, alla de même écouter à la porte de Thérèse, et, se figurant qu'elle sommeillait, il descendit dans le verger.

C'était par une belle et douce nuit d'été, toute resplendissante d'étoiles. La nuit éclairait obliquement la verte cour, sur le moelleux tapis de laquelle s'allongeaient les ombres joufflues des vieux pommiers; on entendait dans le lointain le murmure de la forêt, celui de l'Océan; une fraîche brise agitait faiblement le feuillage; des lucioles brillaient dans l'herbe. Ici, la vache accroupie dans un espace lumineux; là, dans l'ombre, la Grise se promenant escortée de son poulain; plus loin, quelques poules perchées sur la herse, et la grande charrette ses bras en l'air. De toutes parts, au milieu de la nuit, presque aussi éclairée que le jour, au milieu du profond silence, mille bruits insaisissables pour tout autre, et qui parlaient puissamment à l'oreille de Jacques; mille silhouettes familières à ses yeux... la haie vive avec ses folles pousses... la porte claire-voie, dont les moindres détails se découpaient en noir sur la poudre argentée du chemin... la grange... le hangar... le pressoir... la maison... la niche de Brave... et jusqu'au pauvre chien lui-même, qui, pressentant sans doute l'exil prochain du maître, le suivait pas à pas dans sa revue nocturne, sans un cri, sans une plainte, mais exact à lécher sa main chaque fois qu'il la laissait retomber en marchant.

A tous ces muets témoins de sa douleur, à tous ces chers compagnons de sa vie, Jacques disait tour à tour un touchant adieu. Il alla caresser la vache, embrasser la Grise, et, tombant assis sur une souche revêtue d'herbe, il s'abandonna songeusement aux caresses de Brave, dont la langue amie essuyait ses larmes. Puis, reprenant sa ronde silencieuse à travers les pommiers, il s'arrêta devant le plus ancien de tous, et lui dit :

— Nous ne nous sommes jamais quittés! nous avons presque le même âge... car le jour où tu fus planté par mon père j'étais encore si petit, que ma mère m'enleva dans ses bras pour me mettre à califourchon sur ta greffe. Où sont-ils maintenant mon père et ma mère? Sous son feuillage, je revoyais chaque soir passer leurs ombres bien-aimées... dans ton murmure, je croyais encore entendre leurs voix. Qui sait si je te reverrai maintenant! Adieu, mon vieil ami, adieu pour jamais!

Et, serrant dans ses bras le pommier sexagénaire, il l'embrassait en pleurant.

Thérèse ne dormait pas. Elle avait entendu son père sortir et, le front collé contre la vitre de sa fenêtre, elle le suivait d'un regard ému. Se laissant enfin glisser sur les genoux, elle murmura tout bas cette prière fervente :

— O mon Dieu! soutenez-le dans son affliction... faites qu'il n'en meure pas, mon pauvre père!

Le lendemain matin, au moment du départ, tous deux ils se souriaient.

On monta dans la carriole. La Grise se prit à reculer, comme ne voulant pas prendre le chemin de la prison. Il fallut enchaîner Brave, qui s'obstinait à suivre son maître avec des hurlements désespérés. Oh! c'est à tort que nous refusons une âme aux animaux. Tous les deux, la jument comme le chien, ils comprenaient bien que Jacques n'allait pas revenir!

La matinée était splendide, les alentours plus riants que jamais. Il y a de ces coquetteries-là dans la nature. Jamais elle ne se fait plus belle, plus regrettable que lorsqu'elle sent qu'on la quitte à regret!

Durant la route, c'était à qui se ferait un devoir de parler, celui-ci sous prétexte de quelque recommandation omise, celle-là pour quelques renseignements oubliés. Vainement ils évitaient de parler du but du voyage, il y fallait toujours revenir. On se taisait alors, tant les poitrines devenaient oppressées, et durant quelques minutes on n'entendait plus sur le chemin que le trot rechignant de la Grise.

Aux approches de la ville, Thérèse s'écria tout à coup :

— Mais quels sont donc ces enfants et ce grand vieillard que j'aperçois là-bas vers l'entrée du faubourg?



— Dieu me pardonne ! fit Jacques, on dirait le père Leday ? Quelques minutes plus tard, le doute n'était plus permis. C'était bien le vieux pêcheur, escorté de sa petite famille.

— Où diable allez-vous donc ainsi, Père aux crabes ?

— A la porte de la prison... et j'y compte rester durant tout le jour afin de dire à tout un chacun : Celui-là qu'on vient d'y renfermer comme un malfaiteur, c'est celui qui m'a guéri, qui m'a sauvé. Les autres voulaient me couper la jambe. Cette jambe, la voici, alerte et vaillante ; c'est grâce à lui que j'ai pu venir jusqu'ici, grâce à lui que je marche, que je travaille, et que mes petits-enfants ont du pain !

— Père Leday, balbutia le rebouteur tout ému, je ne vous ai pas demandé cela... je ne veux pas...

— Possible... mais je me le suis commandé moi-même. Quand vous êtes venu me secourir, malgré le péril que vous connaissiez bien, vous avez fait votre devoir... je fais aujourd'hui le mien. Au lieu d'un affront, je veux que pour vous ce soit un honneur !

Et, relevant le long bâton sur lequel il s'appuyait, le vieux soldat porta les armes au condamné.

Jacques lui serra la main et repartit, mais en se renfonçant sous la capote afin d'essuyer une larme.

Après une courte visite à la tante Cotentin, chez laquelle il voulut lui-même installer Thérèse, il se dirigea vers la prison.

Le père Leday était là, devant la porte, à son poste. Il racontait à tout venant son histoire. Césarine et ses deux petits frères, la répétant avec un enthousiasme enfantin, provoquaient tour à tour l'attendrissement de l'auditoire, qui se renouvelait sans cesse.

A l'apparition du rebouteur et de sa fille, il y eut une première acclamation dans la foule, une seconde lorsque la porte de la prison se referma sur eux, une troisième, plus sympathique encore, lorsqu'on en vit ressortir Thérèse seule, très-pâle, et son mouchoir sur les yeux.

— Allons ! dit le père Leday, allons, les enfants, nous n'aurons pas perdu notre journée. Mais, pauvre demoiselle, comme elle a l'air malheureux !

Et, suivi de l'assistance tout entière, il lui fit escorte jusqu'à la maison de la tante Cotentin.

## VIII.

## SOUS LES VEROUS.

Je crois superflu de vous dire que la pauvre Thérèse passa une nuit sans sommeil, et que dès la première heure du lendemain elle courut rendre visite à son père.

Jacques avait l'air si souriant, si philosophe, que la jeune fille en fut tout d'abord la dupe.

— Quand je te disais qu'on était très-bien ici ! s'écria-t-il en l'embrassant, je m'y suis déjà tout aguerri, fillette... et mes livres aidant, les trois mois ne me sembleront pas longs, parole d'honneur !

Il en fut de même durant toute la première semaine. Mais Thérèse ne tarda pas à remarquer chez son père certaine contrainte, certaine pâleur de mauvais augure. Sa tête était brûlante et sa main glacée. Son regard, jadis si brillant, semblait comme s'éteindre, sa respiration était courte, haletante ; on eût dit que l'air lui manquait.

Néanmoins il n'en persistait que davantage encore à se prétendre bien portant et satisfait. A l'arrivée comme au départ de Thérèse, il fredonnait d'ordinaire une vieille ronde normande. « Patience ! lui disait-il, patience, fillette... l'honneur est sauf, et nous retournerons bientôt à la maison. »

Si Thérèse s'en fût rapportée à ces apparences, elle eût fini par en prendre son parti. Mais, en dépit du témoignage de ses yeux, il y avait dans son cœur une vague inquiétude. Un soir, elle interrogea le concierge de la prison ; il lui répondit d'une façon satisfaisante, mais avec un certain embarras. Comme elle s'en allait, toute pensive, le brigadier de gendarmerie l'aborda. C'était un vieil ami de son père. Excellent homme du reste, et qui, sous une affectation de rudesse, s'efforçait vainement de dissimuler sa grande bonté, devenue proverbiale dans tout le canton... ce dont il enrageait, le digne brigadier. Ces types-là sont beaucoup plus fréquents qu'on ne pense dans la gendarmerie départementale.

— Mademoiselle Thérèse, dit-il, votre père est un délinquant de la pire espèce, et qui mérite d'autant plus sa punition que, par son entêtement récidiviste, il nous fait beaucoup de peine, à nous autres qui l'aimons tous, et qui sommes forcés de sévir contre lui. La consigne avant tout. Mais à vous qui n'êtes point fautive, elle ne me prohibe point de dire la vérité.

— La vérité ! qu'y a-t-il donc, ô mon Dieu ?

— Ce vieux scélérat de Jacques a corrompu le guichetier à force d'or : il lui a donné cinq francs pour vous entretenir dans l'erreur. A moi-même, il m'a fait jurer le silence. J'ai feint d'obtempérer. Mais tant pis ! je lui en veux, je me venge.

— Parlez, brigadier... je vous en conjure, parlez !

— Pour lors donc, il est malheureux comme tout là dedans. Il ne dort pas, il ne mange pas, il dépérit... ni plus ni moins qu'un vieux merle, acoquiné au libre espace, et qu'on mettrait en cage vers la fin de ses jours. Bref, il est capable d'en tomber malade, et très-gravement... je vous en avertis... garde à vous !

— Mais que faire, brigadier... que faire !

— Eh, parbleur ! solliciter sa grâce, ou tout au moins une commutation de peine. Allez trouver le procureur impérial. C'est un magistrat sévère, mais au demeurant bon enfant.

Thérèse ne se le fit pas répéter deux fois. Dix minutes plus tard, elle se présentait au parquet.

Là encore elle rencontra de généreuses sympathies. On regrettait la condamnation du vieux rebouteur, on ne demandait qu'à pouvoir amnistier le prisonnier.

— Qu'il s'engage à respecter la loi désormais, à ne plus exercer la médecine... et je me fais fort d'obtenir son élargissement immédiat. Mais, sans cela, impossible !

Thérèse revint en toute hâte à la prison ; son père ne l'attendait pas. Elle le trouva sur un banc du préau, les coudes sur les genoux, la tête entre les mains, dans l'attitude d'un morne abattement.

Il n'entendit pas même la jeune fille s'approcher de lui, s'arrêter devant lui. Elle dut le toucher à l'épaule. Lentement il releva la tête. Dans ses yeux il y avait des larmes.

Des larmes qu'il se hâta d'essuyer, auxquelles il voulut donner le démenti d'un sourire.

— Mon père, s'écria Thérèse, ne cherchez plus à me tromper... réjouissez-vous, je vous apporte la liberté.

Le vieillard ne put retenir un cri de joie.

— Seulement, reprit-elle, on y met une condition.

— Quelle condition ?

Avec toute sorte de ménagements, Thérèse s'expliqua.

— Jamais ! répondit énergiquement le rebouteur, jamais ! Je veux maintenir mon droit. C'est un héritage, et qui m'oblige. Tout ce que je puis promettre, c'est de ne plus aller au-devant des occasions. Mais refuser mes soins lorsqu'on y viendra faire appel, lorsqu'on me suppliera de les donner... et gratuitement, qu'on n'y compte pas. Je me dois à ceux qui sont pauvres et qui souffrent !

Thérèse eut beau prier, raisonner, pleurer toutes les larmes de ses beaux yeux, il s'obstina dans son refus.



La pauvre enfant, toute désolée, s'en retourna vers le procureur impérial, et lui raconta l'issue de sa tentative avec une touchante franchise.

— C'est très-fâcheux, ma pauvre enfant, répondit-il, mais que voulez-vous que j'y fasse ! la justice ne peut pas céder. Voyons cependant, voyons ! cela regarde surtout les médecins. Allez trouver celui de la prison... qu'il m'adresse un rapport sur l'état de santé de votre père. Que tous les autres signent une demande en sa faveur... et nous verrons, nous verrons !

C'était une fille active et courageuse que Thérèse. Sans désespérer, elle commença cette nouvelle série de démarches.

— Quant au rapport, répondit le médecin de la prison, j'y consens d'autant plus que ce sera l'exacte vérité ; mais quant à la pétition, c'est presque une affaire personnelle au docteur Cauvain. L'avocat de votre père lui a prodigué la raillerie et l'insulte. Mais ce n'est point un méchant homme, je vous l'assure. Voyez-le... S'il signe le premier, je vous répons la signature de tous les autres.

Rien qu'au seul nom du terrible docteur Cauvain, le cœur de Thérèse avait bondi d'effroi. Mais il s'agissait du salut de son père, elle résolut de tenter bravement l'aventure.

## IX.

## NOTRE-DAME DE GRACE.

La première chose à obtenir, c'était l'autorisation de quitter momentanément Pont-l'Évêque, mais sans que le bonhomme Ysabeau soupçonnât le véritable motif de ce petit voyage. Il eût mieux aimé subir une captivité perpétuelle que de demander grâce au docteur Cauvain.

Fort heureusement une lettre arriva tout à point de la ferme, pour réclamer la présence de Thérèse. Un dégât quelconque à réparer, le brassage des pommes, pour lequel il fallait les ordres du maître, et d'autres détails encore que je ne vous dirai pas au juste. Bref, Thérèse n'eut pas besoin de mentir, ni même de parler ; il lui suffit de montrer la lettre.

— Va, mon enfant, répondit le vieillard, l'air de chez nous le fera du bien.

— Mais vous quitter ainsi, père... Songez donc qu'il va me falloir au moins trois jours.

— Tant mieux ! prends-en même quatre ou cinq, si besoin est. Je te trouve un peu pâlotte, tu retrouveras tes couleurs là-bas.

Pauvre homme ! il était satisfait de ce départ, qui serait du moins une sorte de trêve à la pénible contrainte qu'il s'imposait.

Quant à Thérèse, si elle pensait à prolonger ainsi son absence, c'est qu'il lui faudrait au moins ce temps-là pour s'assurer certaine protection dans laquelle elle mettait sa principale espérance.

— Adieu donc, père... à bientôt... n'avez-vous rien à faire dire là-bas ?

— Si fait. Bien des choses à nos gens, à la Grise, à Brave, à la maison, aux pommiers, à tout le monde. Embrasse-moi, fillette, et bon voyage !

Il avait hâte de la voir partir, car tous ces souvenirs venaient de raviver ses regrets, car il avait peine à retenir le sanglot qui lui montait à la gorge.

Impatiente de travailler à l'œuvre de délivrance, Thérèse précipita son départ. La carriole l'attendait, amenée par un vieux domestique, depuis plus de trente ans au service de la famille, et qui, prévenu la veille au soir, s'était empressé d'accourir avec la Grise.

À la vue de Thérèse, le digne serviteur eut un cri de joie ; la

vieille jument hennit de plaisir, mais cependant avec une légère nuance de tristesse.

— Tu ne reverras pas encore aujourd'hui ton maître, lui répondit la jeune fille, mais nous allons faire en sorte qu'il puisse revenir aussi bientôt. Alerte donc, la Grise, alerte !

On eût dit que la pauvre bête avait compris ; elle partit au grand trot.

— Vraiment ! s'était écrié le conducteur, vraiment, notre demoiselle... est-ce que vous espérez pouvoir sortir votre digne père de là dedans ?...

— Oui, mon bon Joseph. Sans cela, malgré ta lettre, je ne m'en retournerais pas seule à la ferme.

— M'est avis pourtant qu'on sera bien joyeux de vous y revoir. Les gens, les voisins, les bestiaux... jusqu'à la vieille maison elle-même, qui tressaillira d'aise quand vous allez y rentrer. Hue donc, la Grise !... et par le plus court !

Thérèse arrêta le mouvement du vieillard, qui voulait prendre un chemin de traverse.

— Suis la grande route, mon bon Joseph... Je veux tout d'abord que tu me conduises à la chapelle de Grâce.

— Pour faire votre prière à la sainte Vierge, très-bien... et qu'elle vous protège dans ce que vous allez entreprendre, notre demoiselle.

— Merci, Joseph. Ensuite j'irai rendre visite à l'aumônier ; son assistance aussi peut m'être utile.

— En ce cas, comptez-y... car elle ne vous faillira pas. Un si digne homme, et qui vous aime tant... comme de juste !

Effectivement, c'était là cette recommandation sur laquelle comptait Thérèse.

En moins d'une heure on arriva sur le plateau de Notre-Dame de Grâce.

Tout le monde connaît ce splendide paysage, au moelleux tapis de verdure, aux grands arbres séculaires, à la merveilleuse terrasse qui domine, d'une part l'embouchure de la Seine, de l'autre l'Océan.

Vers la droite, sous un dôme de feuillage, l'humble et pittoresque chapelle, objet du culte pieux des matelots, qui viennent en pèlerinage y remercier la divine patronne par laquelle ils ont été secourus durant la tempête. *Ave maris Stella.*

Après une fervente prière, Thérèse se dirigea vers le presbytère attenant à la chapelle.

C'est là, sur l'emplacement même de l'ancien ermitage, que réside l'aumônier, l'ermite moderne.

Un simple pasteur, un vieux et bon prêtre qui vit seul, comme ses devanciers, à l'ombre des chênes qui le gardent, au bruit lointain de la mer qui sans cesse le fait songer à ceux qui sont en péril.

Ainsi que nous venons de le dire, il connaissait, il aimait Thérèse ; elle en reçut donc un excellent accueil ; elle s'empressa de lui dire et ses larmes et son espoir.

— Ma chère enfant, répondit-il, je suis à vous de tout cœur... et, si nous ne trouvons pas mieux, moi-même je vous conduirai chez le docteur Cauvain. Malheureusement c'est un esprit fort... et j'ai grand peur que mon patronage ne soit pas des plus efficaces.

— Et moi qui y comptais tant !

— Attendez donc... il a une sœur, bonne et pieuse dame, qui vient tous les dimanches à la messe ici. C'est demain dimanche. Je vous présenterai à elle, Thérèse, et je ne doute point qu'elle ne se fasse honneur de vous servir d'introductrice. A demain donc, mon enfant... Par la même occasion, vous me rendrez le service de toucher l'orgue, ainsi que vous le faites d'ordinaire aux grandes fêtes... et Notre-Dame vous en saura bon gré. A demain !

Elle s'éloigna, l'âme reconfortée, toute pleine d'espérance.

En arrivant au seuil du presbytère, son regard rencontra la



grande croix qui domine la terrasse. En cet instant, les derniers rayons du soleil l'entouraient d'une ardente auréole.

Considérant ce signe comme d'un heureux présage, Thérèse alla s'agenouiller au pied du calvaire.

Autour d'elle ce calme profond, cet harmonieux silence des beaux soirs d'automne. Le soleil disparaissait à l'horizon tout en feu d'un ciel d'azur où commençaient à s'allumer les premières étoiles, il y avait sur la mer des reflets merveilleux, un splendide mirage; parmi les grandes ombres des vieux chênes, de lumineuses traînées de pourpre et d'or; vers le calvaire surtout, comme un féérique nuage rose au milieu duquel se détachait la gracieuse sveltesse de Thérèse.

Les mains jointes, les lèvres entr'ouvertes, comme en extase, elle leva ses grands yeux noirs vers les bras de la croix. Jamais elle n'avait été plus charmante.

Tout à coup, en se redressant, elle aperçut un jeune homme inconnu, qui la contemplait avec un étonnement involontaire, avec une admiration naïve.

Toute confuse, elle s'empressa de rejoindre le vieux Joseph.

Une demi-heure plus tard, la carriole s'arrêtait devant la ferme paternelle.

Son cœur se serra sous l'étreinte d'une joie douloureuse. Elle rentrait dans le cher enclos, mais, hélas! elle y rentrait seule.

Dès ses premiers pas sous les pommiers, Brave vint se jeter sur elle en la couvrant de folles caresses.

Ce ne fut pas sans peine qu'elle parvint à calmer le fidèle animal. Puis elle alla dire bonjour à la vache, au poulain, aux poules déjà sur le perchoir, aux fleurs du jardin, au banc de pierre du seuil hospitalier, à l'intérieur de la maison, aux moindres objets qu'elle renfermait. Il lui semblait qu'il y avait un siècle qu'elle avait quitté tout cela!

Enfin elle monta dans sa chambre, afin de se préparer au repos. Mais tout d'abord elle sortit de l'armoire, elle disposa sur deux chaises la toilette qu'elle devait mettre pour la visite du lendemain.

La visite au docteur Cauvain!

Nous l'y précéderons, afin de dire dans quelle disposition d'esprit elle allait trouver celui duquel dépendait la liberté, la vie de son père.

## X.

PASCAL CAUVAIN.

Tout lui réussissait à ce docteur Cauvain. Il était riche, bien portant, alerte, d'humeur joviale. Enfin il avait son fils, lui! son fils qui venait précisément de revenir de Paris avec le titre de docteur.

Il se nommait Pascal. C'était vraiment un jeune homme accompli. Éducation solide, esprit laborieux, âme honnête et tendre; beaucoup de sagacité; du dévouement et de la modestie, qualité plus rare encore. Il avait traversé le pays latin sans y déflorer sa jeunesse. Toutes les illusions de la vingt-cinquième année s'épanouissaient dans son cœur, où le seul amour de la science régnait en maître presque absolu. Ce n'était point un héros de roman. Au premier abord, on le trouvait même un peu laid. Mais, en l'examinant avec plus d'attention, en le con-

naissant mieux, on se sentait devenir de plus en plus sympathique à sa physionomie pensive, à son franc sourire, à son regard loyal. Ajoutez à cela qu'il était grand, robuste, élancé, d'une nature primesautière et courageuse. Du reste, l'entretien suivant le fera mieux connaître qu'un long portrait. Les portraits, à la plume comme au pinceau, sont toujours quelque peu flatteurs.

C'était le soir. Pascal venait de rentrer; suivant l'ancienne mode provinciale, il soupa avec son père.

— Eh bien, demanda celui-ci, eh bien, mon garçon, es-tu content de ta promenade d'aujourd'hui?

— Ravi, enchanté, mon père! Je ne saurais dire avec quel bonheur, avec quelle ivresse j'ai retrouvé nos riants paysages normands, les vertes cours plantées de pommiers, les chemins creux, les haies fleuries, les grands arbres. Tout cela, jusqu'à l'air natal qui ravivait mon visage, tout semblait me dire: « Te voilà de retour au pays... Sois le bienvenu... ne songe plus à nous quitter... c'est ici que tu dois être heureux! »

— Très-bien, très-bien, Pascal! Ces dispositions-là dépassent toutes mes espérances. Ainsi donc, tu ne désires pas retourner à Paris?

— Moi... pas du tout... jamais.

— On t'y promettait cependant un avenir des plus tentateurs... la célébrité... la fortune?

— Est-ce que nous ne sommes pas assez riches! est-ce que je ne pourrai pas étudier ici tout à mon aise, dans ce délicieux cabinet de travail que vous avez fait arranger tout exprès pour moi, en vue de la mer! Non, non, mon père. Vous seconder dès demain, vous remplacer le plus tard possible, voilà toute mon ambition. Je ne connais pas d'existence plus saine et mieux à mon goût que celle d'un médecin de campagne.

— De campagne! dis donc, dis donc... Honfleur est une ville.

— Soit... mais la moitié de la clientèle est aux champs, dans les fermes, dans les villages... et, pourvu qu'on ait un bon bidet pour vous y transporter au petit trot, presque chaque jour on fait sa tournée médicale, et chaque soir on rentre gaiement au logis, car on peut se dire: « J'ai fait un peu de bien! »

— Embrasse-moi, Pascal! s'écria le père attendri jusqu'aux larmes.

Puis, après un silence durant lequel les mâchoires ne restèrent point oisives:

— Par où es-tu revenu ce soir, mon garçon?

— Par la côte de Grâce, répondit le jeune homme, qui tout aussitôt devint pensif et comme souriant à quelque intime souvenir.

— Tu dois y avoir eu, monsieur le poète, un magnifique coucher de soleil?

— Oui, père.

— J'étais à ma fenêtre, moi. La mer resplendissait, et là-bas, à l'horizon, sur la pourpre du ciel, on voyait se détacher en noir tous les vaisseaux de la rade, toute la silhouette du Havre, avec ses mâts, ses phares, ses fumées. C'était superbe!

Ch. DESLYS.

(La suite au prochain numéro.)